

Des Égyptiens portant un baudrier libyen ?

Jennifer Romion

Institut d'égyptologie François Daumas

UMR 5140 (CNRS - Université Paul-Valéry - Montpellier III)

L'ÉTUDE MÊME succincte des textes et des reliefs égyptiens montre que bien des traditions pharaoniques sont héritées de contacts avec les cultures voisines. On peut bien sûr mentionner l'utilisation du char et du cheval, innovation due à la présence des Hyksôs lors de la Deuxième Période intermédiaire. Le domaine des textiles ne fait pas exception et les Textes des Pyramides apparaissent comme une source privilégiée pour l'étude de ces premiers emprunts. Citons en premier lieu les vêtements *j'3*, *b3*, *hsdd*¹ et *swḥ*, sortes de manteaux ou de capes dont le modèle commun à l'ensemble des civilisations du Proche-Orient ancien est étroitement associé par les Égyptiens aux étrangers venus de l'est comme de l'ouest. Les formules funéraires mentionnent aussi un devant *šsm.t*, ornement caractéristique du dieu Sopdou, seigneur des marges désertiques orientales, dont le roi se pare lorsqu'il parcourt « son pays tout entier »². Un habit doit encore être cité en exemple. Il s'agit du vêtement-*št*, un baudrier croisé porté dès le règne de Den et qui n'est pas sans rappeler celui que portent les Libyens dans nombre de reliefs pharaoniques. La présente étude porte plus particulièrement sur cet emprunt venu de Libye et se propose d'expliquer quelques-uns des usages qu'en ont fait les Égyptiens³.

L'emploi des termes « Libye » et « Libyens »

On a pour habitude de donner aux pays antiques des appellations modernes. Ainsi use-t-on souvent des termes « Libye » et « Libyens » avec le risque d'induire en erreur un lecteur trop familier des cartes actuelles. Ne perdons pas de vue que l'antiquité a vu plusieurs ethnies se partager cet espace contrasté, les forêts de pins de la côte cyrénaïque côtoyant un désert saharien des plus arides. Les textes égyptiens nous en livrent quelques noms : *Tḥnw*, *Tmḥw*, *B3ḥw*, *Rbw*, *Spd.w*, *Mšwš*⁴.

¹ *J'3* est en réalité la désignation générique de vêtements du type manteau/cape taillés dans la peau d'un animal. Les habits *b3* et *hsdd* en sont deux modèles. Le premier est confectionné à partir de la peau d'un léopard, le second à partir de celle d'un canidé.

² § 1612a-1614a [TP 591].

³ Cet article constitue le préambule à une analyse plus complète du vêtement-*št* réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat portant sur l'étude des vêtements dans les Textes des Pyramides (sous la direction de B. Mathieu, Université Montpellier 3 Paul Valéry [UMR 5140]).

⁴ Ce ne sont là que quelques exemples parmi les nombreuses appellations des peuplades situées à l'ouest de l'Égypte. Dans sa thèse de doctorat soutenue en 1996, Fr. Colin mentionne également les termes suivants : *Ysbt*,

À la dynastie 0, sur une palette historiée aujourd'hui conservée au Musée du Caire figure pour la première fois le terme $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ $\text{T}h\text{n}w$ ⁵. Il s'agit là de nommer la région boisée d'où sont ramenés taureaux, ânes et béliers. O. Bates situe cette dernière à l'ouest de la Vallée du Nil jusqu'au nord de l'actuel Soudan⁶. W. Hölscher y voit plutôt une désignation du Fayoum, parce qu'il interprète le signe 𓆑 comme l'image d'une étendue fertile proche d'un point d'eau⁷. A.H. Gardiner et A. Fakhry pensent à un espace géographique plus vaste encore englobant le nord ouest du Delta et s'étendant jusqu'en Cyrénaïque⁸.

De là viennent les $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ $h\text{tj}-^c$ (m) $\text{T}h\text{n}w$, du temple de Sahourê⁹. L'expression désigne non pas une ethnie à proprement parler mais plutôt, comme le suggère A.J. Spalinger¹⁰, les « premiers » du pays de $\text{T}h\text{n}w$, c'est-à-dire les représentants de la classe dirigeante des différents clans nommés pour deux d'entre eux $B\text{š}w$ ¹¹ et $B\text{k}.t$. Ce relief est par ailleurs la parfaite illustration d'un système tribal encore en place chez les Touaregs¹².

Le second terme, $\text{𓆎} \text{𓆏} \text{𓆑}$ $\text{T}m\text{h}w$, est employé dès la VI^e dynastie pour désigner les hommes occupant un territoire s'étendant du sud-ouest d'Éléphantine jusqu'à l'ouest de Yam¹³. Réputés pour avoir la peau blanche et les yeux bleus, ils sont très souvent représentés le corps tatoué couvert d'un long manteau coloré et coiffés de deux plumes entrecroisées¹⁴. Ces critères physiques et vestimentaires auraient pu s'avérer déterminants pour distinguer les deux ethnies mais les Égyptiens eux-mêmes semblent les avoir confondus. L'auteur de *Sinouhé* par exemple cite tantôt la contrée de $\text{T}m\text{h}$ tantôt « Ceux qui sont dans $\text{T}h\text{n}w$ » mais ne

Qyqš, Hs, Bqn, etc. (*Les Libyens en Égypte [XV^e siècle a.C.-II^e siècle p.C.]. Onomastique et histoire I*, Bruxelles, 1996, p. 1 ; version mise en ligne sur le service des Archives Ouvertes TEL le 13 décembre 2006).

⁵ CG 14238, règne de Scorpion II. R. SCHULZ, M. SEIDEL, *L'Égypte. Sur les traces de la civilisation pharaonique*, Cologne, 1999, p. 28, fig. 36. Ce peuple est encore nommé sur l'empreinte d'un sceau datant du règne de Nârmér : J.E. QUIBELL, *Hierakonpolis I*, ERA 4, Londres, 1900, pl. XV, 7.

⁶ O. BATES, *The Eastern Libyans. An Essay*, Londres, 1914, p. 46-48.

⁷ W. HÖLSCHER, *Libyer und Ägypter : Beiträge zur Ethnologie und Geschichte libyscher Völkerschaften nach den altägyptischen Quellen*, ÄgForsch 4, Glückstadt, Hambourg, New York, 1937, p. 12-23.

⁸ A. FAKHRY, *The Egyptian Deserts. Bahria Oasis I*, Le Caire, 1942, p. 5-10 ; A.H. GARDINER, AEO I, 116*-119*. A.H. Gardiner évoque la Cyrénaïque notamment parce qu'il voit, à la suite de P.E. Newberry (« Ta-Tehenu. "Olive-land" », *Ancient Egypt*, 1915, p. 97-102), dans les arbres de cette palette prédynastique des oliviers qui ne poussent que sur la côte méditerranéenne. Si cette lecture a été vivement critiquée (L. KEIMER, « À propos d'une palette protohistorique en schiste conservée au Musée du Caire », BIFAO 31, 1931, p. 121-134), il n'en reste pas moins que cette région est la seule qui puisse être décrite, aujourd'hui encore, comme très arborée.

⁹ L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des König Sahure II. Wandbilder*, Leipzig, 1910, pl. I.

¹⁰ A.J. SPALINGER, « Some Notes on the Libyans of the Old Kingdom and Later Historical Reflexes », JSSEA 9, 1979, p. 125-142. Voir aussi G. FECHT, « Die $h\text{tj}w-^c$ in $\text{T}h\text{n}w$, eine ägyptische Völkerschaft in der Westwüste », ZDMG 106, 1956, p. 37-51 ; A. NIBBI, « A Geographical Note on the Libyans so-called », DiscEg 25, 1993, p. 43-51.

¹¹ On reconnaîtra dans $B\text{š}w$ une graphie de la région de $B\text{š}w$ célèbre dans les Textes des Sarcophages pour être le lieu de la destruction d'Apophis par Seth, événement mythique auquel fait écho la légende grecque d'Antée : P. BARGUET, « Parallèle égyptien à la légende d'Antée », RHR 165, 1964, p. 1-12.

¹² La grande majorité des Touaregs reconnaissent une assemblée décisionnaire par village, laquelle est contrôlée par deux ou trois familles parmi les plus influentes et soumise aux lois de la tribu. On trouve également, dans les régions de l'Ahaggar et du Hoggar, des clans à la tête desquels un chef unique s'appuie sur les conseils d'un groupe de notables ; cf. G. CAMPS, *Les Berbères. Mémoire et identité* (3^e éd.), Paris, 1995, p. 224-226, 234-237.

¹³ O. BATES, *op. cit.*, p. 46-48 ; W. HÖLSCHER, *op. cit.*, p. 24-40 ; AEO I, 114*-116* ; A.J. SPALINGER, *op. cit.*, p. 142-160 ; A. NIBBI, *op. cit.*, p. 51-54.

¹⁴ LD III, 136. Au contraire, ceux de $\text{T}h\text{n}w$ sont revêtus d'un étui pénien, du baudrier croisé et d'un pendentif torsadé.

fait référence qu'à une seule et même région, celle où Sinouhé se rendit par ordre du roi et d'où il ramena captifs et bétail en grand nombre ¹⁵.

Ce n'est qu'à partir du Nouvel Empire que les textes font état des , *Rbw*, des , *Spd.w*, et des , *Mšwš*. Ces populations qui ailleurs sont regroupées sous les appellations devenues génériques *Tḥnw* et *Tmḥw* ¹⁶ empruntent quelques-unes de leurs traditions à leurs aînés et les mêlent de sorte que les *Mšwš* du temple de Médinet Habou portent le manteau, le baudrier, l'étui pénien et sont coiffés d'une ou deux plumes ¹⁷.

Un vêtement empreint de berbérité...

Le baudrier libyen apparaît pour la première fois dans des gravures protoberbères ¹⁸ datant d'environ 7000 ans avant J.-C. Par groupes de trois ou quatre, des hommes affrontent celui de leur compagnon qui porte ce vêtement – gravé dans la paroi sous la forme de deux simples lignes entrecroisées. Suivi d'un mouton, il se penche en avant pour déposer ou peut-être pour s'emparer d'une arme – un arc ou un bâton de jet – posée au sol ¹⁹. Les auteurs s'accordent à faire de ces représentations l'illustration d'un rituel cynégétique ou guerrier ayant trait à l'éducation des jeunes nobles.

On retrouve ensuite ce vêtement sur différents monuments d'Égypte où figurent des Libyens défaits et massacrés par Pharaon. Ce thème est illustré dès l'époque prédynastique mais c'est à partir de l'Ancien Empire qu'il acquiert ses lettres de noblesse et intègre pleinement le programme décoratif des temples royaux. Sahourê, Nyouserrê, Ounas, Pépy I^{er} et Pépy II y ont tous consacré une ou deux parois de leurs complexes funéraires – pour ne citer que ceux dont les reliefs présentent un état de conservation suffisant ²⁰. On distingue deux types de scènes : le « massacre des ennemis » dont l'acteur principal est le roi – homme ou sphinx – et le défilé des captifs qui avancent plus souvent entravés que libres. On y ajoutera l'image de la

¹⁵ *Sinouhé*, R 12-15 ; R. KOCH, *Die Erzählung des Sinuhe*, *BiAeg* 17, Bruxelles, 1990, 7, 1-8, 8.

¹⁶ Voir par exemple H.H. Nelson (éd.), *Medinet Habu II. Later Historical Records of Ramses III*, *OIP* 9, Chicago, 1932, pl. 16 (abrégé par la suite *Medinet Habu II*) ; Fr. COLIN, *op. cit.*, p. 9. L'auteur explique ce regroupement ethnique du fait que les termes *Tḥnw* et *Tmḥw* sont, au Nouvel Empire, compris comme la désignation des « parages occidentaux de l'Égypte ».

¹⁷ *Ibid.*, pl. 70 ; 75.

¹⁸ Sont dits protoberbères les premiers peuples de Libye vivant d'une économie pastorale entre le VIII^e et le IV^e millénaire av. J.-C. On trouvera également pour cette période les appellations « néolithique moyen » ou phase « bovidienne » ; G. CAMPS, *Les Berbères. Mémoire et identité* (3^e éd.), Paris, 1995, p. 41.

¹⁹ M. HACHID, *Les Premiers Berbères. Entre Méditerranée, Tassili et Nil*, Aix-en-Provence, 2000, p. 69 ; p. 74, fig. 102 (abrégé par la suite *Premiers Berbères*).

²⁰ **Khéops** : A.H. GARDINER, T.E. PEET, *The Inscriptions of Sinai I* (2^e éd. revue et augmentée par J. Černý), Londres, 1952, pl. II n° 7 ; *ibid.*, III, n° 7. **Sahourê** : L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des König Sahure II. Wandbilder*, Leipzig, 1910, pl. I (abrégé par la suite *Sahure II*) ; V. BRINKMANN, *Sahure Tod und Leben. Eines grossen Pharaos. Eine Ausstellung der liebieghaus Skulpturensammlung (Frankfort, 24 juin - 2 novembre 2010)*, Frankfort, 2010, p. 182. **Nyouserrê** : L. BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Ne-user-re*, Leipzig, 1907, fig. 31. **Ounas** : A. LABROUSSE, J.-Ph. LAUER, J. LECLANT, *Mission archéologique de Saqqarah II. Le temple haut du complexe funéraire du roi Ounas*, *BiEtud* 73, Le Caire, 1977, p. 90-92, fig. 65-67. **Pépy I^{er}** : J. LECLANT, « “La famille libyenne” au temple haut de Pépi I^{er} », dans *Livre du centenaire, 1880-1990, MIFAO* 104, Le Caire, 1980, p. 49-54. **Pépy II** : G. JÉQUIER, *Le monument funéraire de Pépi II II. Le temple*, Le Caire, 1938, pl. 8, 9 ; 11 ; *id.*, *Le monument funéraire de Pépi II III. Les abords du temple*, Le Caire, 1940, pl. 12 ; 14.

« famille libyenne », représentation codifiée qui met en scène une femme, Khoutitès, et ses deux enfants Ousa et Ouni assistant impuissants à la déroute de l'un des leurs ²¹.

La qualité des reliefs des temples de Sahourê, Nyouserrê et Pépy I^{er} permet de décrire précisément le baudrier porté par les Libyens. Il se présente sous la forme de deux bandes de tissu, ou plus certainement de cuir, passées autour du corps de manière à se croiser à peu près au milieu de la poitrine. La bande droite – celle qui couvre l'épaule gauche – se superpose systématiquement à la seconde. Deux petites figurines de nageuses qui font office de manches de cuillères à fard, l'une conservée au Musée du Louvre [fig. 1], l'autre au musée du Caire ²², nous apprennent que ces deux bandes étaient indépendantes et placées autour de la poitrine comme deux écharpes. Le caractère ornemental de cet habit est très marqué. Chacune des lanières est divisée dans sa longueur en trois zones distinctes : au centre, une suite de lignes horizontales très rapprochées et, en bordure, des motifs ronds ou quadrangulaires régulièrement disposés [fig. 2].

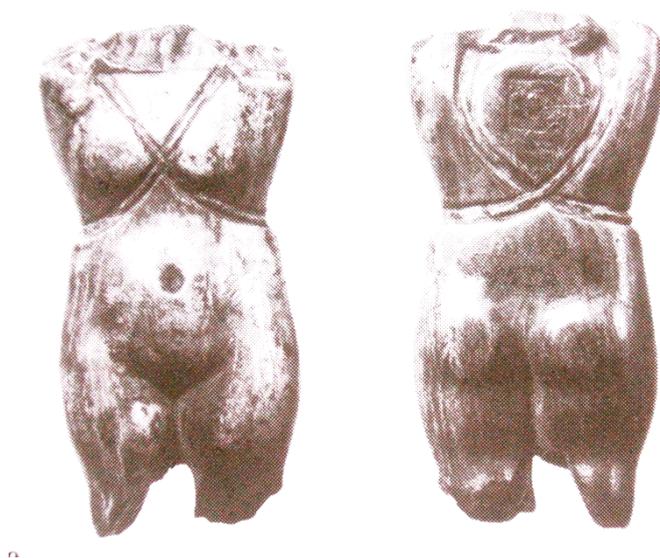


Fig. 1. Figurine de nageuse conservée au Musée du Louvre (N 1788 B) (d'après J. Vandier d'Abbadie, *Catalogue des objets de toilette égyptiens [Musée du Louvre]*, Paris, 1972, p. 14, n° 9).

À la lecture de ces scènes, plus particulièrement celles traitant du thème de la « famille libyenne », on pourrait penser que tout Libyen est à même de porter ce baudrier. Hommes, femmes, enfants l'arborent tous sans distinction d'âge ou de sexe. Il est alors, comme l'étui pénien, un simple élément de la panoplie caractéristique du personnage et à ce titre peut être perçu comme un « symbole de l'identité ethno-culturelle berbère » ²³. Pourtant, les reliefs sahariens ne rendent pas compte de cette valeur identitaire. Les hommes y privilégient le

²¹ La scène est reprise à la XXV^e dynastie sous le règne de Taharqa : M.F.L. MACADAM, *The Temples of Kawa II*, Londres, 1955, pl. IXa-b, XI et XLIX.

²² Caire JE 5218 : A. Wiese, A. Brodbeck (éd.), *Toutânkhamon l'or de l'au-delà. Trésors funéraires de la Vallée des Rois*, Bâle, 2004, p. 216-219.

²³ M. HACHID, « Les origines préhistoriques et paléoberbères des Touaregs à travers l'art », dans Cl.A. Saby (éd.), *Les Garamantes*, © Servimédia, 2008, p. 223.

pagne court et le manteau de cuir attaché à l'épaule tandis que les femmes arborent une robe et une peau de bête nouée à la taille²⁴. Ce n'est qu'au cours du rituel du mouton, rituel cynégétique s'il en est²⁵, ou bien lors de parties de chasse²⁶ que les habitants de la région des tassilis peuvent le revêtir²⁷.

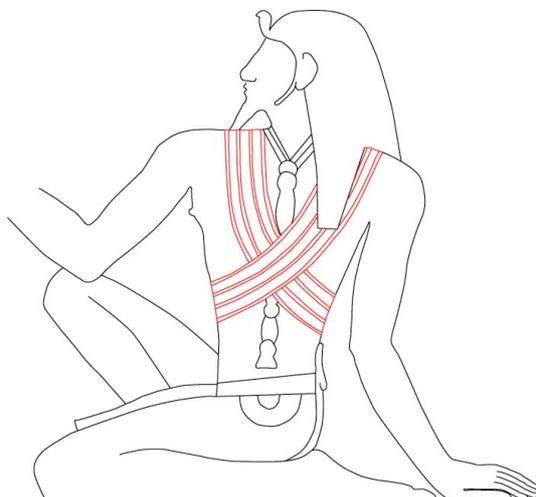


Fig. 2. Prisonnier libyen à l'Ancien Empire (d'après L. Borchardt, *Das Grabdenkmal des Königs Sahure II. Wandbilder*, Leipzig, 1910, pl. I).

Les Touaregs ont gardé de leurs ancêtres ce vêtement qu'ils appellent aujourd'hui *elmejdûden*²⁸. Ornement des chefs de clans et de l'aristocratie, il doit son surnom de « cordons de noblesse » aux soldats européens²⁹. Les hommes s'en paraient la poitrine dès lors qu'il fallait partir en guerre ou impressionner un étranger de passage. Aujourd'hui, ces tribus pacifiées célèbrent encore les victoires du passé lors de fêtes à l'occasion desquelles chacun se ceint le torse du *elmejdûden* et brandit qui un long bâton, qui un sabre, prenant ainsi une posture des plus vindicatives. Citons pour exemple la fête de la « Bataille du Sel » qui voyait s'affronter deux groupes de femmes³⁰ ou encore la fête de la Sébiba [fig. 3] qui se tient chaque année lors de l'*Achoura* – c'est-à-dire au nouvel an – pour commémorer la victoire de tribus libyennes sur un roi d'Égypte³¹. Il semble donc que dans la culture berbère le baudrier croisé insiste particulièrement sur le rang social et l'action guerrière de celui qui le porte.

²⁴ *Ibid.*, p. 223.

²⁵ Cf. *supra*.

²⁶ A. MENARDI NOGUERA, M. SOFFIANTINI, « The Rock-Art Sites of the Upper Wadi Waddan (Jebel Uweinat, Libya) », *Sahara* 19, 2008, pl. I2 ; J.W. HANSEN, *Tassili. Art rupestre dans les tassilis de l'ouest et du sud algérien*, Paris, 2009, p. 89.

²⁷ On trouve également quelques rares exemples de femmes dansant revêtues de ce vêtement ; G. FALESCHINI, « Oued Sirik (Tadrart, Algeria) », *Sahara* 19, 2008, p. 172, fig. 4.

²⁸ En Tamahek, dialecte employé par les Touaregs.

²⁹ M. HACHID, *Premiers Berbères*, 2000, p. 74.

³⁰ L'islam et les lois occidentales nouvellement en vigueur ont signé le glas de cette célébration.

³¹ C. GAY, « Sur la "Sébiba" », *Journal de la Société des Africanistes*, 1935, p. 61-66 ; M. LYÉE DE BELLEAU, « La Sébiba N'Tililin de Djanet. Chorégraphie targuie », *La Nature* n° 2969, 1936, p. 49-53 ; M. HACHID, *Premiers Berbères*, p. 108-109. Pour des témoignages photographiques de Libyens portant le *elmejdûden*, on



Fig. 3. Guerriers Touaregs à la fête de la Sébiba (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Djanet>).

Les Égyptiens n'ignoraient pas ce fait. Les reliefs de Médinet Habou, plus particulièrement ceux narrant la victoire de Ramsès III sur les *Mšwš*, en sont la preuve irréfutable³². Dans un premier épisode, Meshher, fils de Kaper, chef de la coalition libyenne, assiste impuissant à la déroute de ses hommes. Debout sur son char, il porte le baudrier croisé, une courte barbe, des anneaux aux oreilles et une plume d'autruche au sommet de la tête³³. Vaincu, il est amené devant pharaon. C'est là le sujet d'une seconde scène. Entravé et forcé à avancer par un soldat égyptien qui le menace de sa hache, Meshher ne porte guère plus que l'étui pénien et ce qui semble être une queue de taureau coupée dans sa partie supérieure³⁴. Il y a dans l'acte de dépouiller un prince d'une partie significative de ses ornements la volonté de le déchoir de son rang. En effet, anneaux et plumes sont les *regalia* du chef libyen³⁵. Perdre cette plume, comme perdre ses sandales, est pour le « vil ennemi de Libye » de la stèle d'Israël le signe de la déchéance absolue³⁶. La tenir par la main est « la marque de l'étranger qui se soumet »³⁷.

verra : M. HACHID, *Premiers Berbères*, p. 74, fig. 108 ; p. 103, fig. 110 ; B. LESAING, *Djanet. Une oasis saharienne en pays touareg*, Marseille, 2005, p. 24-25 ; 30.

³² À propos des guerres menées par Ramsès III contre les insurgés libyens, voir P. GRANDET, *Ramsès III. Histoire d'un règne*, Paris, 1993, p. 207-216.

³³ La description ne saurait être complète sans l'évocation de l'étui pénien et de la queue de taureau que la lacune a fait disparaître.

³⁴ D'après *Medinet Habu II*, pl. 70 ; 75.

³⁵ M. HACHID, *Premiers Berbères*, 2008, p. 227.

³⁶ *KRI IV*, 8-10 : « Le vil ennemi de Libye qui fuit au plus profond de la nuit, seul, sans plume sur la tête, les pieds déchaussés » (*p3 ḥsj ḥrw n(y) Rbw w'r m nfrw grḥ n w'(=w) nds=f bn mh.t ḥr tp=f rd.wy=f dg3=y*).

Alors, si on retire à Mesher son baudrier comme on lui retire sa plume et ses anneaux, c'est que ce vêtement était considéré tel un véritable attribut de pouvoir. Sans ce dernier, le Libyen est un être soumis, vassal de Pharaon.

Un baudrier égyptien ? ³⁸

Que dire maintenant des reliefs présentant un Égyptien portant un baudrier croisé ? Cet habit connu dans les textes sous le nom de , *št*³⁹, est-il réellement identique à celui des Libyens ?

Il est principalement l'apparat de Pharaon lorsqu'il affronte un rebelle à son autorité ; Den le premier alors qu'il s'oppose aux Asiatiques⁴⁰, Taharqa encore qui mate une poignée d'ennemis l'implorant à ses pieds⁴¹. Ce thème récurrent est celui qui impliquera le plus fréquemment le port du baudrier. Cet habit apprête également des lions, gardiens des frontières⁴², des contingents de soldats à la solde de Pharaon⁴³ et des chasseurs qui par leurs exploits cynégétiques rappellent la lutte perpétuelle du roi contre ses ennemis⁴⁴. C'est là une des caractéristiques du vêtement libyen : exalter la qualité guerrière de celui qui le porte.

Il est vrai toutefois que différents modèles coexistent. Bien que les Égyptiens aient quelquefois repris le vêtement libyen à l'identique⁴⁵, ils lui ont préféré une étole unique

³⁷ J.J. CLÈRE, « Fragments d'une nouvelle représentation égyptienne du monde », *MDAIK* 16, 1958, p. 41. À propos de la plume comme insigne de pouvoir, voir également O. BATES, *op. cit.*, p. 129-130 ; W. HÖLSCHER, *op. cit.*, p. 24-40.

³⁸ L'analogie entre les deux habits sera développée plus en détail dans notre thèse de doctorat (cf. *supra*, n. 3).

³⁹ **Dans les Textes des Pyramides** : § 1089b [TP 505] ; § 1285c [TP 535] ; § 1373b [TP 555] et voir § 1507a [TP 576] ; § *2241c [TP *701] ; TP 1064. **Dans les Textes des Sarcophages** : CT I, 71h [TS 23] et voir CT I, 280h [TS 66] ; CT IV, 66a [TS 310] ; CT IV, 67a [TS 311] ; CT V, 26b [TS 365] ; CT VI, 103g [TS 516].

⁴⁰ W.M.FI. PETRIE, *The Royal Tombs of the First Dynasty*, *EEF* 18, Londres, 1900, pl. X n° 14.

⁴¹ H. ROSELLINI, *Monumenti dell' Egitto e della Nubia I. Monumenti storici* (Reprographie de l'édition originale, 1832-1844), Genève, 1977, pl. CL.

⁴² Entre autres : E. NAVILLE, *The Temple of Deir el Bahari III*, *EEF* 16, Londres, 1898, pl. LXXXV ; G. JÉQUIER, *Les pyramides des reines Neit et Apouit*, Le Caire, 1933, pl. IV-V ; Fr. LARCHÉ, « A Reconstruction of Senwosret I's Portico and Some Structures of Amenhotep I at Karnak », dans P.J. Brand, L. Cooper (éd.), *Causing His Name To Live. Studies in Egyptian Epigraphy and History in Memory of William J. Murnane*, *CHANE* 37, Leyde, Boston, 2009, p. 189, fig. 1 ; p. 191, fig. 3 ; V. BRINKMANN, *op. cit.*, p. 200, fig. 160-161.

⁴³ Entre autres : U. HÖLSCHER, *Das Grabdenkmal des Königs Chephren*, Leipzig, 1912, p. 110, fig. 163 ; H. GOEDICKE, *Re-Used Blocks from the Pyramid of Amenemhet I at Lisht*, *MMAEE* 20, New York, 1971, p. 74-75, doc. 43 ; Chr. Ziegler (éd.), *L'art égyptien au temps des pyramides. Catalogue de l'exposition organisée par la Réunion des musées nationaux à Paris, le Metropolitan Museum of Art à New York et le Musée Royal de l'Ontario à Toronto*, Paris, 1999, p. 188-189 ; A. LABROUSSE, A. MOUSSA, *La chaussée du complexe funéraire du roi Ounas*, *BiEtud* 134, Le Caire, 2002, p. 21-22 ; p. 136, fig. 16-17 ; pl. I.

⁴⁴ Entre autres : N. DE GARIS DAVIES, *The Rock Tombs of Deir el Gabrâwi II*, *ASEg* 12, Londres, 1902, pl. XX ; W. WRESZINSKI, *Atlas zur Ägyptischen Kulturgeschichte I*, Leipzig, 1923, pl. 33 ; A. WIESE, A. BRODBECK, *op. cit.*, p. 318-319.

⁴⁵ Outre les deux nageuses évoquées précédemment, on citera : Y. HARPUR, *Decoration in Egyptian Tombs of the Old Kingdom*, Londres, New York, 1987, p. 462, fig. 33 ; H. GOEDICKE, *op. cit.*, p. 39-40, doc. 17 ; W.K. SIMPSON, *The Mastabas of Kawab, Khafkhufu I and II G 7110-20, 7130-40 and 7150 and Subsidiary Mastabas of Street G 7100, Giza Mastabas 3*, Boston, 1978, fig. 26 ; pl. XVc ; A. BADAWI, *The tomb of Nyhetep-Ptah at Giza and the tomb of Ankhmahor at Saqqara*, Berkeley, 1978, fig. 37 ; N. KANAWATI, A. HASSAN, *The Teti Cemetery at Saqqara II. The Tomb of Ankhmahor*, *ACER* 9, Warminster, 1997, pl. 44 ; L. ÉPRON, Fr. DAUMAS, G. GOYON, *Le tombeau de Ti I*, *MIFAO* 65, Le Caire, 1939, pl. XXXVI-XXXVII.

attachée dans le dos comme dans un relief de la tombe d'Antef dans l'Assassif⁴⁶ ou bien sur le devant, un peu au-dessus du nombril, comme c'est le cas dans la chapelle de Khentika à Saqqâra⁴⁷. Un exemplaire de cet habit est actuellement conservé au musée de Liverpool (M.11156)⁴⁸. Au Nouvel Empire, il prend même la forme d'une tunique dont le roi noue les deux pans après les avoir croisés une première fois sur la poitrine⁴⁹, ce que L. Borchardt nomme *Königsjacke*⁵⁰. On trouve également dès le règne de Têti⁵¹ des exemplaires pour lesquels les écharpes de cuir ont été remplacées par des étoffes figurant les ailes déployées de deux faucons affrontés, la tête et les serres venant orner les flancs du roi. L. Borchardt donne à ces derniers le nom de *Falkenjacke*⁵². La présence de ces rapaces n'est pas anodine. Il y a dans le fait de représenter un faucon entourant le roi la volonté de le désigner comme l'héritier d'Horus, un Horus sur terre. C'est ainsi qu'ont été interprétées les statues montrant le volatile derrière la tête du roi et celles qui font du *némès* le prolongement du corps de l'animal⁵³. C'est de cette manière encore que T. Giza-Podgórski analyse la nature des vêtements de plumes, ces *royal plume dresses* que portent les rois de la XVIII^e dynastie et parmi lesquels figurent le *Falkenjacke*. Ces habits jouent d'ailleurs un rôle de premier ordre lors des cérémonies ayant trait au couronnement⁵⁴. Dès lors, on voudra bien reconnaître dans ce baudrier la même valeur de préséance sociale.

De fait, il n'y a guère de différences entre ces deux vêtements, le *elmejdûden* que portent les Libyens et le baudrier-*št* des Égyptiens. On admettra alors que ces derniers ont bel et bien « emprunté » à leurs voisins cette parure spécifique.

Toutefois, on peut trouver singulier le fait que les Égyptiens aient adopté de leurs ennemis un élément culturel caractéristique de ces derniers. Mais dès lors que l'on prête une attention toute particulière aux reliefs égyptiens, que l'on prenne en compte le contexte, les

⁴⁶ Br. JAROŠ-DECKERT, *Grabung im Asasif 1963-1970 V. Das Grab des Jnj-jtj.f, die Wandmalereien der XI. Dynastie*, ArchVer 12, Mayence sur Rhin, 1984, pl. 1c ; 7a ; 14 ; 17 et planches pliées 1 ; 2 ; 3.

⁴⁷ T.G.H. JAMES, *The Mastaba of Khentika Called Ikhekhi*, ASEg 30, Londres, 1953, pl. XVI.

⁴⁸ Ce *Rameses Girdle* ainsi que le nommait T.E. Peet (« The So-called Rameses Girdle », *JEA* 19, 1933, p. 143-149 ; P. BIENKOWSKI, A.M.J. TOOLEY, *Gifts of the Nile. Ancient Egyptian Arts and Crafts. National Museums & Galleries on Merseyside*, Londres, 1995, p. 46 ; pl. 59) a pour particularité d'être daté, par une inscription, de la deuxième année du règne de Ramsès III. La taille de cette étoffe (5,20 m), les motifs scandés en trois bandes sur toute sa longueur ainsi que le système d'attache à chaque extrémité ne laissent aucun doute quant à l'identification de cet artefact. C'est bien là un baudrier-*št* du type de celui que portait le roi à la guerre. C'est d'ailleurs ainsi qu'il est présenté dans le musée : « This is an incredibly rare woven linen belt known as the "Rameses Girdle". It is 5.2 metres long and would have wrapped several times round the waist as part of the king's military uniform ».

http://www.liverpoolmuseums.org.uk/wml/humanworld/ancientworld/egyptian/collection/ramses_girdle.aspx.

⁴⁹ Entre autres : H. ROSELLINI, *op. cit.*, pl. LXXXIII.

⁵⁰ L. BORCHARDT, « Die Königsjacke », dans *Allerhand Kleinigkeiten*, Leipzig, 1933, p. 15-18 ; pl. 6, fig. 1.

⁵¹ J.E. QUIBELL, *Excavations at Saqqara (1907-1908)*, Le Caire, 1909, pl. LIV, 7.

⁵² L. BORCHARDT, *Sahure II*, p. 15 ; pl. 7-8, fig. 7-14. Dans un cas au moins, ce ne sont pas des faucons mais des protomés d'animaux séthiens qui viennent parfaire l'ensemble : R.H. WILKINSON, *The Complete Temples of Ancient Egypt*, Londres, 2000, p. 228.

⁵³ P. KRIÉGER, « Une statuette de roi-faucon au Musée du Louvre », *RdE* 12, 1960, p. 37-58 ; D. VALBELLE, « Le faucon et le roi », dans I. Brancoli *et al.* (éd.), *L'imperio ramesside. Convegno internazionale in onore di Sergio Donadoni, VicOr* Quaderno 1, Rome, 1997, p. 205-220 ; A.O. BOLSHAKOV, « Royal Portraiture and "Horus Name" », dans Chr. Ziegler (éd.), *L'art de l'Ancien Empire Égyptien. Actes du colloque organisé au Musée du Louvre par le Service culturel les 3 et 4 avril 1998*, Paris, 1999, p. 311-332.

⁵⁴ T. GIZA-PODGÓRSKI, « Royal Plume Dress of XVIII Dynasty », *MDAIK* 40, 1984, p. 103-121.

personnages en présence et les procédés idéologiques et politiques sous-jacents, il devient possible d'avancer plusieurs hypothèses.

Une première approche consiste à voir dans le baudrier une sorte de trophée. Comme Héraclès revêt la peau du lion de Némée qu'il vient de vaincre, Pharaon s'emparerait du baudrier des Libyens dont il est venu à bout. Cette « idée de domination », St. Hendrickx l'identifie dans une des scènes de la célèbre tombe décorée de Hiérakonpolis (Hk loc. 33)⁵⁵. En bas à gauche de la fresque, deux hommes se font face. L'un d'eux, à genoux, tend devant lui une peau de léopard qu'il remet à son adversaire lui-même paré d'une fourrure identique. Par ce geste, il se soumet à son autorité. Dans cette représentation, on remplacerait bien volontiers la pièce de cuir par un baudrier. Mais dès lors que ce point de vue est adopté, on s'attend à ce que les principaux antagonistes de Pharaon, parce qu'ils portent le vêtement-šṯ, soient des Libyens. Or ceci est bien loin de correspondre aux données iconographiques. En effet, le roi est amené à porter cet ornement quelle que soit l'ethnie qui lui fait face. Plus déroutant encore, un Libyen à terre aux pieds du roi triomphant ne se déparera pas de son habit pour autant. Voilà qui nuance fortement cette proposition.

La seconde hypothèse repose sur l'idée d'appropriation de la force d'un être nuisible. Dans un article consacré à la lecture des chapitres 163, 164 et 165 du Livre des Morts, A. Wüthrich évoque les textes magiques employant des termes et des phrases à consonance étrangère. En accord avec les idées d'Y. Koenig⁵⁶, elle conclue : « L'emploi de mots reconnaissables comme étant d'origine nubienne suffit à accroître l'efficacité de la formule par leur identification avec le monde nubien auquel on attribue des potentialités magiques puissantes. Ce n'est donc pas la langue en elle-même qui est efficace, c'est son appartenance à un monde étranger »⁵⁷. Voilà qui expliquerait la présence du vêtement libyen dans la culture égyptienne. Le simple fait de le porter contribuerait à s'accaparer la puissance, la force, la dangerosité d'un peuple dont les guerriers sont redoutés jusque dans l'au-delà ; les Textes des Pyramides font en effet mention de portes qui repoussent les ṯḥnw⁵⁸. Alors, la nature de l'ennemi abattu n'est plus un obstacle. Elle donne au contraire une valeur ajoutée au vêtement : son potentiel est tel qu'il donne la force de venir à bout de n'importe quelle nuisance étrangère. De là aussi son usage par les chasseurs qui concentrent leurs attaques contre les animaux du désert.

Mais si cette explication vaut pour des hommes au combat, que dire des danseuses œuvrant lors des cérémonies cultuelles ?

Ce thème est très présent dans l'iconographie et la littérature égyptienne. Des femmes portant un « baudrier croisé » sont déjà présentes dans le temple de Sahourê à Abousir⁵⁹. Bien que la scène ne soit connue qu'à l'état de fragments, on peut tout à fait y reconnaître la célébration

⁵⁵ J.E. QUIBELL, F.W. GREEN, *Hierakonpolis II*, ERA 5, Londres, 1902, p. 20 ; pl. 67, 75-79 ; St. HENDRICKX, « Peaux d'animaux comme symboles prédynastiques. À propos de quelques représentations sur les vases White Cross-lined », *ChronEg* 73/146, 1998, p. 221-224.

⁵⁶ Y. KOENIG, « La Nubie dans les textes magiques. L'inquiétante étrangeté », *RdE* 38, 1987, p. 105-106.

⁵⁷ A. WÜTHRICH, « Abracadabras meroïtiques dans le Livre des Morts ? », dans B. Backes, M. Müller-Roth, S. Stöhr (éd.), *Ausgestattet mit den Schriften des Thot. Festschrift für Irmtraut Munro zu ihren 65. Geburtstag*, SAT 14, Wiesbaden, 2009, p. 281.

⁵⁸ § *1915a [TP N°665D] = P/F/Se 59, M/F/Se 49, AII/F/Sw B 14, N/F/Se 59, Nu/F/E inf 13-14 (communication de B. Mathieu). Cf. J. LECLANT, « T.P. Pépi I^{er}, VII : Une nouvelle mention des ḥnw dans les Textes des Pyramides », *SAK* 11, 1984, p. 455-460.

⁵⁹ L. BORCHARDT, *Sahure II*, pl. 54.

d'un culte royal. Cette pratique est aussi communément représentée dans les chapelles funéraires privées dès la IV^e dynastie⁶⁰ où les ballets (*jbꜣ*) donnés par les femmes du Harem (*hnr*) – des Égyptiennes donc – accompagnent le déroulement des banquets, la présentation des offrandes et du bétail, les processions, la navigation vers Abydos, etc.

La tombe de Khérouef, dont les parois de la cour gardent la mémoire du déroulement des festivités de la première fête-*sed* d'Amenhotep III, offre deux représentations parmi les plus abouties.

Au sud du portique, les danseuses parées d'un baudrier jouent les acrobates⁶¹. Elles sont suivies d'un prêtre caché derrière un masque léonin qui tient dans son poing une planchette en forme d'avant-bras. Cet objet rappelle les ivoires décorés d'une main ou d'une tête de gazelle et les bâtons de jet que l'on manipule lors du culte rendu à Hathor⁶². Ce n'est là qu'un premier indice de l'omniprésence de la déesse, elle qui siège derrière le roi en lieu et place de la souveraine. Elle est par exemple évoquée dans la légende au-dessus des flûtistes. Le texte précise que la musique est « l'exaltation de la Dorée et des plaisirs de la Dame du Double-Pays » (*hy n(y) Nwb.t htp.wt n(y.wt) Nb.t Tꜣ.wy*)⁶³. Dans la chapelle d'Idou à Gîza, un hymne de bienvenue lui consacre la danse : « Salut à toi, en vie, Hathor ! Les places de ton *ka* sont apaisées de sorte que tu puisses rayonner, ô Celle dont la perfection est désirée »⁶⁴. Sur d'autres reliefs, les jeunes femmes se munissent de planchettes à entrechoquer⁶⁵ ou d'un collier *ménat*, emblème de la déesse⁶⁶. Rien d'étonnant à tout cela : Hathor est la « Dame de la danse » (*Nb.t jbꜣ*)⁶⁷. Mais elle est surtout « l'Occidentale »⁶⁸, la « Dame de l'Occident »⁶⁹, une des « Baou occidentaux » (*Bꜣ.w jmnty.w*)⁷⁰, celle qui donne la vie au défunt à l'Occident chaque jour⁷¹ et la responsable de l'ouverture de cette partie du monde⁷². En portant le baudrier libyen, les jeunes femmes se présentent comme étant elles-mêmes originaires des régions sahariennes et se placent ainsi sous l'égide de la déesse⁷³.

⁶⁰ Le premier exemple que fournit la base de données de l'université d'Oxford est la chapelle de Néfermaât à Gîza ; LD II, 17c.

⁶¹ A. FAKHRY, « A Note on the Tomb of Kheruef at Thebes », *ASAE* 42, 1943, pl. XL ; *The Tomb of Kheruef. Theban Tomb 192, OIP* 102, Chicago, 1980, pl. 24 ; 33-39 (abrégé par la suite *The Tomb of Kheruef*).

⁶² H. HICKMANN, « Du battement des mains aux planchettes entrechoquées », *BIE* 37, 1956, p. 67-122, plus particulièrement p. 102. À propos de l'utilisation du masque léonin et des planchettes en forme d'avant-bras lors de danses en l'honneur d'Hathor, cf. E.F. WENTE, « Hathor at the Jubilee », dans *Studies in Honor of John A. Wilson, SAOC* 35, Chicago, 1969, p. 83-91 et plus particulièrement p. 86-87.

⁶³ *The Tomb of Kheruef*, pl. 34 ; p. 47-48.

⁶⁴ *Jnd-ḥrꜣt m 'nh Hw.t-Hr s.wt kꜣꜣt htpꜣt(j) nbjꜣt j Mr.t-nfrw* (W.K. SIMPSON, *The Mastaba of Qar and Idu, Giza Mastabas 2*, Boston, 1976, fig. 38).

⁶⁵ W.M.FI PETRIE, *Deshasheh, EEF* 15, Londres, 1898, pl. XII ; H. JUNKER, *Gîza X. Der Friedhof südlich des Cheopspyramide. Westteil*, Vienne, 1951, p. 134, fig. 46 ; Chr. Ziegler (éd.), *op. cit.*, p. 254.

⁶⁶ P. BARGUET, « L'origine et la signification du contrepoids de collier-menat », *BIFAO* 52, 1953, p. 106. W.K. SIMPSON, *op. cit.*, fig. 38 ; A. MOUSSA, H. ALTENMÜLLER, *Das Grab des Nianchchnum und Chnumhotep, ArchVer* 21, Le Caire, 1977, pl. 69 ; fig. 25.

⁶⁷ LGG 4, 13c.

⁶⁸ LGG 1, 362a-363a.

⁶⁹ LGG 4, 17a-b.

⁷⁰ CT II, 386d-387a [TS 160].

⁷¹ CT I, 192c-d [TS 45].

⁷² CT II, 122-123a-c [TS 109].

⁷³ Ce rapport avec la divinité explique sûrement pourquoi dans la tombe d'Amenkhepechef le roi porte le *Falkenjacke* lorsqu'il se trouve face à la déesse de l'Occident – Hathor ou bien Isis – bien qu'il ne participe à

Mais au nord du portique de Khérouef⁷⁴ ce sont de véritables oasiennes⁷⁵ qui se livrent à une *Diamond dance*⁷⁶. Elles sont accompagnées par le battement des mains des musiciennes et par le son d'un petit tambourin sur cadre rond, le , *tbn*⁷⁷. À leur suite, des hommes s'affrontent armés (ou non) de longues tiges de papyrus, leurs gestes rappelant les *Boomerangs dances*⁷⁸ qu'accomplissent des mercenaires *Tmhw* au Nouvel Empire⁷⁹. Or, il est assez frappant de constater comme cette cérémonie, dans son déroulement, est semblable à la Sébiba de l'Oasis de Djanet⁸⁰. Les danses, le baudrier, le tambour qui chez les Touaregs porte le nom de *ăttəbəl/əttəbəlän*⁸¹, les hommes qui entrechoquent de grands bâtons – insignes de leur noblesse – et miment un combat ; le parallèle semble évident. Il s'agit pourtant du seul exemple qui mette clairement en évidence l'implication des Libyens lors des danses culturelles⁸². En revanche, leur présence à la fête-*sed* est moins anodine et respecte une tradition plusieurs fois attestée⁸³. On peut se demander alors si invoquer la déesse Hathor est l'unique raison de tout cela. En effet, l'un des aspects souvent ignoré du jubilé consiste à décrire la mort de Pharaon avant son nouvel avènement⁸⁴. Or, qui d'autre qu'un Libyen venu des terres à l'ouest de l'Égypte peut signifier par sa seule présence l'arrivée du défunt dans le ciel occidental ? On est alors à même de penser que faire appel à des Égyptiennes « déguisées » du baudrier permettait de se passer de ces « barbares », sûrement parce que ces derniers constituaient un danger pour le bon déroulement de la cérémonie. Dès lors, les mêmes danses figurées dans les mastabas prennent sens et il faut admettre que la présence d'Hathor ne fait que compléter et appuyer celle des Libyens.

aucun acte de guerre. F. HASSANEIN, M. NELSON, *La tombe du prince Amon-(her)-khepchef*, CEDAE, Le Caire, 1976, p. 30, fig. 2 ; pl. II bis ; XXV.

⁷⁴ A. FAKHRY, *op. cit.*, pl. XXXIX ; *The Tomb of Kheruef*, pl. 47, 49 ; 59.

⁷⁵ *Hm.wt jnn.wt hr wh3.t*.

⁷⁶ Bras levés au-dessus de la tête, coudes pliés, mains jointes. Cf. L. KINNEY, *Dance, Dancers and the Performance Cohort in the Old Kingdom*, BAR-IS 1809, Oxford, 2008, p. 54-63.

⁷⁷ H. HICKMANN, « Terminologie musicale de l'Égypte ancienne », *BIE* 36, 1955, p. 586.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 90-95.

⁷⁹ O. BATES, *op. cit.*, p. 155, fig. 63.

⁸⁰ C. GAY, « Sur la "Sébiba" », *Journal de la Société des Africanistes*, 1935, p. 61-66 ; M. LYÉE DE BELLEAU, « La Sébiba N'Tililin de Djanet. Chorégraphie targuie », *La Nature* n° 2969, 1936, p. 49-53 ; M. HACHID, « Les origines préhistoriques et paléoberbère des touaregs à travers l'art », dans Cl.A. Saby, *Les Garamantes*, © Servimédia, 2008, p. 228-229.

⁸¹ K.-G. PRASSE, Gh. ALOJALY, Gh. MOHAMED, *Lexique touareg-français. Deuxième édition revue et augmentée*, CNI Publication 24, Copenhague, 1998, p. 325. À prononcer *tobol* : C. GAY, *op. cit.*, p. 61.

⁸² À Médamoud, un hymne à Hathor fait état des *Mentyou* qui dansent pour la déesse vêtus de leur baudrier-*št* (*gsgs n=š Mnty.w m šš=sn* ; J.C. DARNELL, « Hathor Returns to Medamûd », *SAK* 22, 1995, p. 64-70). Dans ce texte, il faut comprendre le terme *Mnty.w* non pas comme une désignation des Asiatiques mais comme celle d'une « peuplade du sud-ouest, au-dessus de la première cataracte » (U. VERHOEVEN, Ph. DERCHAIN, *Le voyage de la déesse libyque. Ein Text aus dem "Mutritual" des Pap. Berlin 3053, RitesEg* 5, Bruxelles, 1985, p. 32-33, n. h). Il y a donc tout lieu de penser qu'il s'agit de Libyens.

⁸³ VI. VIKENTIEV, « Les rites de la réinvestiture royale en tant que champ de recherches sur la période archaïque égypto-libyenne », *BIE* 37, 1956, p. 271-316. Si certaines des conclusions avancées par l'auteur doivent aujourd'hui être nuancées, cet article reste éloquent quant à la participation des Libyens à la fête-*Sed*.

⁸⁴ Sur les origines sacrificielles de la fête-*Sed*, cf. M.E. MATIÉ, « Xeb-sed (Iz istorii drevneegipetskoj religii) », *Vestnik Drevnij Istorii* 3 (57), 1956, p. 7-26 ; M. BAUD, M. ÉTIENNE, « Le vanneau et le couteau. Un rituel monarchique sacrificiel dans l'Égypte de la I^{re} dynastie », *Archéo-Nil* 10, 2000, p. 73-74.

Conclusion

Le baudrier libyen, pièce de lin ou de cuir qui signale la haute qualité d'un homme et sa valeur au combat, est, à n'en pas douter, à l'origine du vêtement-*št* connu en Égypte dès les premiers temps de son histoire. S'il véhicule toujours les valeurs qui sont les siennes dans la culture berbère, il devient également un moyen d'évoquer l'Occident et sa déesse tutélaire notamment lors de la fête-*sed* et des cérémonies funéraires. Il renvoie à des conceptions qui font de l'ouest la première étape d'un parcours vers la (re)naissance ⁸⁵.

On signalera pour finir le cas des dignitaires qui, entre la IV^e et la VI^e dynastie, portent le baudrier et complètent leur tenue d'un pendentif à l'effigie de la déesse Bat. Ce dernier renvoie à nouveau à la célébration de la fête-*sed*, qu'elle soit ou non le sujet de ces représentations ⁸⁶. La plupart des exemples en effet sont extraits des programmes décoratifs de chapelles funéraires ⁸⁷ où le défunt debout, un sceptre ou un bâton à la main – parfois même les deux – assiste à la présentation des offrandes ou au défilé du cheptel. On pourrait penser que le vêtement libyen, à l'image du bijou, n'est qu'une façon d'évoquer le privilège d'avoir participé au jubilé de Pharaon ⁸⁸. Mais il semble plus probable encore que sa présence marque le franchissement d'une nouvelle étape dans le devenir du défunt. C'est notamment de cette manière que l'on peut interpréter sa présence dans le corpus des Textes des Pyramides. Ornement dont le roi se pare à sa sortie de Bouto, alors qu'il vient d'être investi, il lui permet de (re)naître et donc de demeurer au ciel auprès de ses frères les dieux. C'est là un argument supplémentaire pour interpréter les programmes décoratifs des chapelles funéraires de l'Ancien Empire comme autant de moyens visant à garantir au défunt un au-delà ⁸⁹.

⁸⁵ E.F. Wente (*op. cit.*, p. 88-91) fait état de plusieurs textes adjoints aux représentations de danses hathoriques qui tous font référence au devenir funéraire du défunt.

⁸⁶ Seul un bloc découvert à Lisht et provenant d'un temple de la IV^e dynastie – sans doute érigé sous Snéfrou – fait explicitement référence à la fête-*sed* ; H. GOEDICKE, *op. cit.*, p. 39-40, doc. 17.

⁸⁷ **Khénou** : Y. HARPUR, *Decoration in Egyptian Tombs of the Old Kingdom*, Londres, New York, 1987, p. 462, fig. 33 ; **Khâfkhoufou I** (IV^e dynastie) : W.K. SIMPSON, *The Mastabas of Kawab, Khafkhufu I and II G 7110-20, 7130-40 and 7150 and Subsidiary Mastabas of Street G 7100, Giza Mastabas 3*, Boston, 1978, fig. 26 ; pl. XVc ; **Ti** (V^e dynastie) : L. ÉPRON, Fr. DAUMAS, G. GOYON, *Le tombeau de Ti I, MIFAO 65*, Le Caire, 1939, pl. XXXVI-XXXVII ; **Ankhnâhor** (VI^e dynastie) : A. BADAWI, *The tomb of Nyhetep-Ptah at Giza and the tomb of Ankhmahor at Saqqara*, Berkeley, 1978, fig. 37 ; N. KANAWATI, A. HASSAN, *The Teti Cemetery at Saqqara II. The Tomb of Ankhmahor*, ACER 9, Warminster, 1997, pl. 44 ; **Khentika** (VI^e dynastie) : T.G.H. JAMES, *The Mastaba of Khentika Called Ikhekhi, ASEg 30*, Londres, 1953, pl. XVI.

⁸⁸ El. STAEHELIN, *Untersuchungen zur ägyptischen Tracht im Alten Reich, MÄS 8*, Berlin, 1966, p. 130 ; A. BADAWI, *op. cit.*, p. 29.

⁸⁹ Pour un possible parallèle entre la disposition des textes dans la pyramide et l'emplacement des reliefs dans les chapelles funéraires privées, cf. D. VISCHAK, « Common Ground between Pyramid Texts and Old Kingdom Tomb Design : The Case of Ankhmahor », *JARCE 40*, 2003, p. 133-157.